

les mythes de la race en Afrique du Sud

Au moment où approche la crise qui ruinera inéluctablement le système de l'apartheid en Afrique du Sud, on constate que les partisans comme les adversaires de celui-ci acceptent comme véridiques les mêmes mythes racistes dont la fausseté est démontrée.

Selon l'idéologie des Afrikaners, leur peuple (Volk) est un îlot de pure race blanche, parlant une langue purement germanique, et vivant dans une culture purement européenne (chrétienne nationale) au sein d'un océan de barbarie noire. Issus d'un mélange d'immigrants hollandais ou allemands, et d'huguenots français, Dieu les a élus pour porter la lumière dans les ténèbres, et ils luttent avec héroïsme pour obéir à ce commandement. Pendant longtemps, ils ont considéré comme leur principal adversaire l'impérialisme britannique, incarnation des forces du mal.

Pour les Africains en lutte, il s'agit bien d'une minorité blanche raciste de colonisateurs qui asservissent une majorité d'autochtones avec l'appui de l'impérialisme mondial. Les membres les plus extrémistes du Panafrican Congress ont envisagé de les expulser en masse.

La réalité incontestable est qu'une minorité de la population s'est isolée au nom de la race et vit aux dépens des autres, refoulés dans des réserves, obligés à travailler au plus bas prix, brimés et humiliés chaque jour. Ce n'est pas là un effet du capitalisme dont les profits ont, au contraire, été limités par l'obligation de surpayer une élite raciale, et qui est de plus en plus ouvertement opposé au système qu'il a utilisé au mieux, mais non créé. Il s'agit d'un système de castes, parfaitement irrationnel, comme d'autres sociétés inégalitaires en ont développé au cours de l'histoire, aux Indes par exemple. S'il est consolidé par l'intérêt du groupe dominant, il plonge ses racines dans les profondeurs de la psychologie collective. Pour le comprendre, il faut rechercher le « non-dit » de cette société, les souvenirs affleurant à la conscience, mais toujours refoulés.

les Afrikaners, des métissés...

La société sud-africaine est issue de l'esclavage pratiqué par la Compagnie hollandaise des Indes orientales (V.O.C.) et du génocide exercé par ses colons aux dépens des autochtones de la zone non Bantu (Ouest du Cap) ; les San (Boshiman) et les Khoi (Hottentots). Il est donc infâmant d'avouer une connection avec ces groupes écrasés. Or, ce que sait, mais refuse d'avouer, le groupe dominant,

** Yves Person, professeur de l'histoire de l'Afrique à l'Université de Paris I, effectue depuis de longues années une recherche sur l'Afrique menée en liaison avec l'enseignement qu'il dispense à l'Université. A ce titre, il était particulièrement désigné pour aborder avec la sérénité nécessaire le difficile problème des rapports inter-raciaux en Afrique méridionale.*

c'est-à-dire celui des Afrikaners, qui se veulent de pure race blanche, c'est qu'il constitue un peuple de métis, d'« hommes de couleur » comme on dit aux Antilles, parlant une langue créole et vivant dans une culture créole. Langue et culture qu'ils partagent d'ailleurs avec un groupe en forte ascension démographique issu en partie de la même souche qu'eux et qui ne s'en distingue que par une plus forte proportion de sang noir, les fameux Kleurlinge, ou Cape Coloured, les métis du Cap.

Parce qu'elles sont fondées sur les mythes raciaux et non sur les réalités culturelles, les statistiques sud-africaines sont trompeuses. Le pays comptait en 1974 près de 25 millions d'habitants, dont 18 millions de Bantu, 4,1 millions de blancs, 2,3 millions de métis et 700 000 Indiens. Mais si l'on considère la culture, on constate qu'il faut diviser les « Blancs », dont seulement un peu plus d'un million et demi parlent anglais, alors que 2 millions et demi sont de culture afrikaans au même titre que les 2 millions 300 000 métis. Mais le taux de croissance de la population blanche, longtemps très fort, est tombé à 2 %, tandis que celui des métis, malgré une terrible mortalité infantile, est proche de 3 %, si bien que très vite, vers 1990, la majorité de la population de langue afrikaans sera faite de personnes classées comme métisses et non comme blanches.

D'un point de vue linguistique, on a donc près de cinq millions de personnes de langue afrikaans contre 1 million 600 000 anglophones, et cette opposition est aussi pertinente que celle des races quand on se rappelle que l'afrikaans, parler méprisé, a failli être éliminé par l'anglais, et que l'épopée de sa renaissance est au cœur du nationalisme afrikaner. Les pires racistes éprouvent de la gêne en évoquant Adam Small, le plus grand poète en langue nationale, car celui-ci est un métis, naturellement opposé au système.

Ces métis, frères de langue et de culture, issus souvent des mêmes familles, créent une véritable angoisse chez les Afrikaners qui voient en eux l'avenir qu'ils veulent éviter. Ils y voient surtout le témoignage de la faute sexuelle de leurs pères, ce qui explique le fanatisme ridicule et meurtrier des lois raciales qui se succèdent depuis les années 50. Et c'est pourquoi les métis, longtemps admis à voter et jouissant d'une certaine liberté, du moins dans l'ouest de la province du Cap qui est leur patrie historique et le berceau de leurs ancêtres Khoi-San, ont été depuis vingt ans réduits à la même ségrégation que les Bantu exclus de la société dominante et chassés de leurs quartiers historiques. Mais si les métis inquiètent tant les Afrikaners, c'est pour la raison que ceux-ci, qui sont les principaux porteurs de l'idéologie raciste, savent bien dans leur for intérieur ce qu'ils refusent de dire, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas de pure race blanche.

C'est en fait la population anglophone, avec sa réputation fort peu justifiée d'avoir une attitude libérale à



Président Kruger jeune.

l'égard des Noirs, qui peut seule prétendre à être de race blanche à peu près « sans métissage ». Cela s'explique du fait de son arrivée tardive, en vagues successives, à partir de 1820, et de sa localisation dans des secteurs bien délimités, l'est du Cap, le Natal et les villes industrielles du Rand. Venus à une époque où les préjugés raciaux se durcissaient, plus urbanisés et en moyenne plus riches que les Afrikaners, les anglophones ont pratiqué spontanément la ségrégation dès l'origine. L'évolution des Afrikaners a été toute autre. Une petite aristocratie installée dans la ville du Cap ne s'est guère métisée et a parlé le hollandais plutôt que l'afrikaans jusqu'au XIX^e siècle. Mais la masse du Volk est issue des paysans qui ont occupé les terres de la bande fertile du sud et des Trek-Boere, ces paysans nomades « qui ont poussé leur bétail à travers les étendues désolées des Karoo » durant les XVII^e et XVIII^e siècles. Dès le début, ces gens ont vécu du travail servile des Hottentots asservis et des esclaves javanais ou bantou avec qui ils entretenaient, sur leurs fermes, des relations de type paternaliste. Et des relations sexuelles, bien sûr, dont les métis sont issus. Le serviteur de couleur est toujours présent, en coulisse, dans l'histoire des Afrikaners, mais on essaie de n'en pas parler. Le Grand Trek, l'épopée nationale qui va donner naissance à partir de 1836 aux républiques d'Orange et du Transvaal, est présenté comme une entreprise « blanche », alors que plus de la moitié de ceux qui y participaient étaient des serviteurs de couleur.

Mais il faut aller plus loin pour débusquer le non-dit des Afrikaners. S'il est incontestable que la ségrégation sexuelle s'impose dans les mœurs à partir du milieu du XIX^e siècle, des données irréfutables qui ont pu être traitées statistiquement prouvent que la population déjà constituée, et qui croissait alors grâce à une natalité surprenante (Kruger a eu 16 enfants), était une population métisée. On peut préciser. Les Afrikaners de « pure » race blanche comptent à peu près 7 % de sang de couleur (6,8 %) (malais, malgache, surtout hottentot). Cela peut varier évidemment d'une famille ou d'une région à une autre, mais la vérité statistique ne s'en impose pas moins. Les mariages métis avec les hommes de couleur, pourvu

qu'il fussent libres, ont été autorisés depuis les origines jusqu'aux lois racistes de 1950. Le célèbre gouverneur Simon Van der Stel qui, avec son fils Adriaan, a marqué la colonie de sa poigne de fer de 1678 à 1705, était un métis indien et, à l'époque, cela ne faisait pas problème. Ce métissage léger saute aux yeux dans de nombreux cas, dont l'un mémorable, car il s'agit du héros archétype de l'Afrikaner, le président Kruger. On peut localiser sur sa généalogie, au XVII^e siècle, le point où ce métissage a eu lieu. Et ce caractère est évident dans les photos de jeunesse prises dans les années 1850, même s'il est un peu masqué par l'âge par la suite. Cette vérité, rappelée par voie de presse il y a quelques années, a suscité un procès mémorable intenté par les descendants du président, qui savent pourtant bien à quoi s'en tenir. Un afrikaner est donc un homme ayant en moyenne moins de 10 % de sang noir, et un métis, un homme en ayant, toujours en moyenne, plus de 60 %. La différence est quantitative et non qualitative. On ne s'étonnera donc pas qu'ils partagent la même culture, même si les uns prétendent réduire les autres, au nom de la couleur, à la misère la plus abjecte. Et, à vrai dire, jusqu'aux lois racistes de 1950, il y avait chaque année passage d'un certain nombre d'individus de part et d'autre de la barrière de couleur. En changeant de résidence, des métis fort clairs arrivaient à se faire passer pour des blancs. Inversement, des enfants révélant soudain des stigmates de couleur se trouvaient refoulés chez les métis, et leurs parents que l'on avait cru blancs, avec eux. Depuis 1950, la population étant soigneusement enregistrée, ce mouvement ne se poursuit plus que de haut en bas.

Dans les villages, avant le déracinement industriel et urbain, les vieilles familles afrikaners connaissaient bien ces « honteux » secrets, mais ne les évoquaient qu'au niveau de l'injure en cas de conflit grave. Alors que le « Blanc » pauvre vivait au début du siècle aussi misérablement que le Noir ou le métis, le mythe de la couleur lui a du moins permis d'améliorer fortement son sort matériel grâce à la politique systématique des gouvernements à tendance nationaliste depuis 1924.

l'afrikaans, une langue créole...

Cette horrible vérité étant révélée, l'observateur, qui ne croit pas que la culture soit déterminée par la race, peut-il du moins constater que ces gens plus ou moins métis sont, comme ils le disent, de langue et de civilisation germaniques ?

Même pas. L'afrikaans, qui éveille un tel amour chez ceux qui le parlent, est une langue respectable, qui a lutté longuement pour s'imposer comme distincte du hollandais et pour survivre face à l'anglais. L'idéologie officielle nous la présente comme le fruit d'une évolution normale à partir de la souche germanique. Or, il n'en est rien. L'afrikaans est bien une langue africaine, car c'est une langue créole, qui se trouve par rapport au hollandais, à peu près dans le même rapport que le martiniquais ou le réunionnais par rapport au français. Non seulement son vocabulaire est riche en mots d'origine portugaise, malaise et surtout khoi (hottentote), mais sa morphologie et sa syntaxe témoignent des mêmes influences, bien qu'elle n'ait pas développé les préfixes verbaux qui caractérisent générale-



Président Kruger.

ment les créoles. Le professeur Valkhoff, dont les travaux ont été accueillis là-bas avec consternation, a montré comment, à côté du hollandais officiel, les colons ont d'abord utilisé, avec leurs serviteurs et leurs métis, le créole portugais, qui servait de langue véhiculaire depuis le XVI^e siècle en Indonésie. Au milieu du XVIII^e siècle, ce créole a cédé la place à un créole hollandais, ancêtre de l'afrikaans et d'ailleurs comparable à celui qui se constituait au même moment dans certaines Antilles hollandaises (îles Vierges). Il est remarquable que les premiers écrits connus en afrikaans soient des paroles mises dans la bouche des serviteurs métis par le dramaturge C.E. Boniface en 1832, suivies par un exposé de la doctrine musulmane, destinée à la fraction islamisée des métis, au milieu du XIX^e siècle. Ce n'est pas la langue des Blancs, mais des Cape Coloured, et ces témoignages surgissent un quart de siècle avant que le pasteur S.J. du Toit ne revendique le droit d'écrire sa langue au lieu du hollandais et n'en fasse le symbole du nouveau nationalisme. L'afrikaans n'est donc pas la pure langue germanique des blonds immigrés du Nord. C'est une langue créole, née dans la bouche des métis, que ceux-ci s'avouent comme tels ou non, et c'est là le titre qui légitime sa présence sur le continent africain.

Mais la langue n'est pas toute la culture, et peut-être celle des Afrikaners est-elle typiquement européenne ? Nullement, le fameux bœuf afrikaner est le bœuf hottentot, et il en va de même du mouton. Ces espèces ne viennent pas des polders de Hollande. Elles vivent depuis des millénaires sur le continent africain. On ne sera pas surpris de découvrir que les techniques traditionnelles de l'agriculture afrikaner sont purement africaines, sauf pour la vigne et le blé, et ne tirent pas leur origine des rives de la mer du Nord. La cuisine, marquée par un fort usage du curry, a ses origines en Indonésie. Ceci dit, l'apport européen est important, mais le fait est vrai dans toute culture créole. La culture intellectuelle, longtemps limitée à la Bible, a des rapports étroits avec le calvinisme hollandais, mais cela est tout aussi vrai pour les métis, en dehors de leur fraction musulmane, que pour les Afrikaners blancs ou soi-disant tels. L'évolution dogmatique des églises ré-

formées d'Afrique du Sud les a cependant écartées depuis près d'un siècle de leurs sources, dans un sens catastrophique qui est celui du racisme.

Il est sans doute temps de conclure. L'idéologie raciste des Afrikaners a la fonction de masquer, point par point, la réalité organique qui risquerait de saper les prétentions de la caste dominante. Celle-ci vit dans un effort constant pour nier son caractère mélangé et la nature créole de sa culture, c'est-à-dire sa propre africanité. Le refoulement récent des métis, dont l'existence lui oppose un démenti quotidien, est à cet égard bien caractéristique. Ces mythes redoutables ont certes justifié l'ascension matérielle de la caste qui a voulu se faire passer pour blanche, mais ils poussent le pays vers une inéluctable catastrophe. A moyen, sinon à court terme, les Afrikaners ont le choix entre le suicide collectif et l'exil, ou un abandon de leurs privilèges, ce que leur idéologie rend impossible. Le rejet des métis a bien marqué qu'ils voulaient s'enfoncer toujours plus en avant dans l'impasse.

Ils ne sont cependant pas, comme la petite communauté anglophone, l'avant-poste d'une culture mondiale qui peut se replier ailleurs. Ce sont, malgré leur refus horrifié, des enfants de ce pays où une partie de leurs ancêtres, au lieu de défricher les marécages de la mer du Nord, ont vécu de chasse ou élevé bœufs et moutons depuis des millénaires dans l'austère aridité des Karroos et du Veld. Les métis, leurs frères reniés, mais chaque jour plus nombreux, sont issus des mêmes ancêtres hollandais ou huguenots s'unissant dans des amours inégales à leurs esclaves javanais, mais surtout aux anciens Hottentots du Cap qui ont ainsi perdu leur langue et leur culture, et ont été asservis, mais non exterminés. Pour l'Ouest de la province du Cap, ces métis sont les maîtres légitimes du pays et le caractère créole de la langue afrikaans, qui est avant tout la leur, en témoigne. Comme on ne se résigne pas facilement au pire en histoire, ne peut-on espérer que les Afrikaners, confrontés à la catastrophe sanglante qui va les emporter, procéderont à une révolution idéologique ? C'est-à-dire qu'ils cesseront de refouler ce qu'ils savent de leur nature africaine, et qu'ils lèveront les barrières dressées entre eux et leurs frères métis. Cela suppose la fin du système des castes et des privilèges avec la fusion des Afrikaners et des métis, sur la base de leur culture commune, dans le cadre de leur domaine historique qu'est l'Ouest du Cap. Dans le secteur oriental (Transvaal, Orange, Natal, Est du Cap), qui inclut presque toutes les zones industrielles, c'est la majorité bantu qui doit être remise en possession du pays où sa culture doit s'imposer. Il s'agit de toute façon d'une révolution que la société sud-africaine n'a aucune possibilité d'éviter, sauf à court terme. Le seul problème est de savoir de quel prix elle sera payée en massacres et en souffrances. La destruction des mythes de la race est la condition nécessaire, sinon suffisante, qui pourrait permettre d'éviter un bain de sang.

De toute façon, un groupe dominant, justifié par une telle idéologie, ne cède jamais de bon gré ; l'Irlande du Nord en est un autre exemple. Un minimum de contrainte extérieure est alors nécessaire pour éviter le pire.